
LA VRAIE FIN DU XIX^e SIÈCLE

Éditorial par Michel Crépu

JAKUTA ALIKAVAZOVIC

Des larmes

la
nrf

**EMMANUEL
VENET**

Habiter

VISIONS DE
**LEONARD
COHEN**

par Pierre Siankowski

IVAN JABLONKA

La littérature sans le roman

NOUVELLE
REVUE
FRANÇAISE

JULIA KRISTEVA

Cette Europe
où *Je me voyage*
Europe à contre-courant

Indéniablement, Proust est pour moi un optimiste, contrairement à ce qui est dit souvent. Je pense à cette phrase à mes yeux bouleversante : « Là où la vie emmure, l'intelligence perce une issue. » D'une certaine façon, cela résume la victoire de la *Recherche*.

Extrait de *Proust l'optimiste* de Jean-Yves Tadié

JULIA KRISTEVA

CETTE EUROPE OÙ *JE ME VOYAGE*

Europe à contre-courant

Diversité, respect des singularités, ouverture/fermeture des frontières entre les nations, globalisation et souveraineté nationale, communautarisme, l'identité est au cœur du débat public. À l'encontre du culte moderne de l'identité, au nom duquel continuent de se livrer des guerres liberticides et mortifères, la culture européenne – qui fut le berceau de la quête identitaire – n'a pas cessé d'en dévoiler aussi bien la futilité que son possible, bien qu'interminable, dépassement. Il existe bien une identité, mais celle-ci est une interrogation permanente, infiniment évolutive. Ce paradoxe sous-tend la fragilité ainsi que la vigoureuse subtilité du projet européen et du destin culturel de l'Europe.

Entre l'incertitude du qui suis-je?, les angoisses du surendettement et leurs envers que sont les arrogances communautaires ou les soubresauts des nations dans une mondialisation qui favorise les unes au détriment des autres avant de les uniformiser toutes, l'Union européenne est-elle une zone de libre-échange ou un projet politique?

L'Europe n'existe-t-elle pas, « avant tout », parce qu'il y a une « culture européenne » dont on peut décliner quelques repères : le socle biblique, le miracle grec, les présocratiques, Aristote, Platon, le temps des cathédrales, les Lumières et les droits de l'homme, Dante, Shakespeare, Cervantès, Montaigne, Vinci, Mozart... impossible de les énumérer tous.

Que reste-t-il de ces sédimentations après tant de conflits, deux guerres mondiales, la Shoah et le goulag et dans l'actuelle banalisation spectaculaire ? Une enquête Ipsos (2007) a donné des résultats très nuancés selon les pays sur la notion de patrimoine européen (architecture, modes de vie, arts), appréhendé tantôt comme une addition, tantôt comme une intégration des patrimoines nationaux : la diversité est au cœur même de l'identité européenne perçue comme commune.

Le défi européen dans la globalisation

En contrepoint au culte moderne de l'identité, j'avance que la culture européenne se définit par une quête identitaire indéfiniment déconstructible/reconstructible, questionnante, ouverte.

Elle s'est imposée à moi dans ma longue expérience d'Européenne. Lorsque j'ai quitté ma Bulgarie natale pour finir ma thèse à Paris, avec une bourse accordée par le gouvernement de De Gaulle, cet Européen sceptique mais visionnaire confirmé, qui s'adressait déjà à une Europe « de l'Atlantique à l'Oural », nul ne pouvait imaginer que la Bulgarie deviendrait membre de l'U.E. Mais l'Union allait se forger – avec combien d'hésitations et d'insuffisances – comme le premier espace terrestre réel de la « paix universelle », dont rêvait Emmanuel Kant, en créant une zone d'échange de marchandises, mais aussi d'idées, entre nations souveraines. Ma fréquentation juvénile, dans les Balkans, toujours méconnus, de la culture européenne m'avait convaincue que mon identité était futile car ouverte à l'infini des autres – et mon travail en France et dans le monde depuis, a confirmé et affiné cette conviction.

Les différents substrats de la civilisation européenne (gréco-romain, juif et, depuis deux mille ans, chrétien, puis leur enfant rebelle qu'est l'humanisme, sans oublier la pré-

sence arabo-musulmane de plus en plus forte), ainsi que les spécificités nationales n'ont pas fait de la culture européenne seulement un beau manteau d'Arlequin ni un hideux broyeur d'étrangers victimisés – bien que ces extrêmes n'aient pas manqué par le passé et qu'ils hantent aujourd'hui encore, redoutables revenants, les latences xénophobes et antisémites du Vieux Continent. Mais une cohérence de ces diversités s'est cristallisée : et pour la seule et unique fois au monde, s'est affirmée une identité tout en l'ouvrant à son propre examen critique et à l'infini des autres. Ce « nous » européen est en train d'émerger. Et malgré les crimes de l'Europe, colonisation et Shoah, il est possible d'assumer le patrimoine européen en le repensant comme antidote aux crispations identitaires d'ici et d'ailleurs. Une spécificité identitaire « à contre-courant » que l'Europe offre au monde.

En octobre 2005, sur proposition française, puis européenne, appuyée fortement aussi par le Canada, l'Unesco a adopté la Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles. Tout en se proposant de « stimuler l'interculturalité afin de développer l'interaction culturelle dans l'esprit de bâtir des passerelles entre les peuples », la Convention affirme également le « droit souverain des États de conserver, adopter et mettre en œuvre les politiques et les mesures » appropriées à cette fin. Elle définit en outre le « contenu culturel » à sauvegarder et à développer, comme ce qui « renvoie au sens symbolique, à la dimension artistique et aux valeurs culturelles qui ont pour origine ou expriment des entités culturelles ». Cent trente-huit pays ont déjà signé cette convention qui demande encore à être appliquée.

L'Europe est désormais une entité politique qui parle autant de langues, sinon plus, qu'elle ne comporte de pays. La traduction et le multilinguisme sont au fond de la diversité culturelle qu'il s'agit d'abord de sauvegarder et de respecter – pour sauvegarder et respecter les caractères

nationaux –, mais qu'il importe aussi d'échanger, de mélanger, de croiser.

La langue française, le sacré et le multilinguisme

Citoyenne européenne, d'origine bulgare, considérée comme une intellectuelle cosmopolite, c'est avec un sentiment de dette et de fierté que je porte, dans notre monde désormais globalisé, les couleurs de la République française. Dans *Étrangers à nous-mêmes*¹, j'écrivais : « Nulle part on n'est plus étranger qu'en France, [...] nulle part on n'est mieux étranger qu'en France. » Au-delà de l'ambiguïté de l'universalisme, la tradition française du questionnement, la place des intellectuels et l'importance du forum politique – dont les Lumières sont un des exemples paroxystiques qui caractérisent la culture française – permettent à chaque fois de relancer le débat intellectuel et politique plus dramatiquement, plus lucidement qu'ailleurs.

Et ce véritable psychodrame offre un antidote efficace à la dépression nationale ainsi qu'à sa version maniaque qu'est le nationalisme. Je rends donc hommage à la culture française qui m'a adoptée et qui n'est jamais plus française que quand elle se met en question, jusqu'à rire d'elle-même – et quelle vitalité dans ce rire! – et à se lier aux autres. Saint Augustin : « La seule patrie, c'est le voyage (*In via, in patria*) » – formule que reprend une héroïne de mes romans qui me ressemble, en disant : « Je me voyage² » – et... La Fontaine, dans « Le pâté d'anguille » : « Diversité, c'est ma devise. » Une mise en question ouvre la mémoire, au-delà des valeurs et des identités figées, à la vie du langage comme révolte per-

1. Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, op. cit. ; coll. « Folio », 1991, pp. 57-59.

2. Julia Kristeva, *Meurtre à Byzance (roman)*, Fayard, 2004, p. 180:

- "Un autre voyage?"

- Je me voyage.

- Tu ne peux pas parler comme tout le monde? Nous voyageons, c'est déjà énorme.

- Mais jusqu'à quand?

- Bonne question."

manente, comme épreuve de la vérité. Nos identités ne sont en vie que si elles se découvrent autres, étranges, étrangères à elles-mêmes. Au xii^e siècle, saint Bernard a fait de l'homme européen un voyageur amoureux et guerrier : *ego affectus est*. Ce n'est le moindre mérite de l'héritage européen (grec, juif et chrétien) de nous faire approfondir cette universelle ambivalence risquée. Au xvii^e siècle, Descartes a révélé à la science naissante et à l'essor économique un *ego cogito*. Le xviii^e siècle a apporté, avec les charmes du libertinage, ce souci des singularités qui s'est inscrit dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Les Européens du xxi^e siècle doivent aujourd'hui affronter une autre ère, en proie aux « nouvelles maladies de l'âme¹ », avant de visionner, avec Emmanuel Kant², ce « *corpus mysticum* » supposé capable de réaliser une nouvelle « unité » – une nouvelle démocratie ? – entre les forces centrifuges de nos libertés individuelles et la « liberté de tout autre ».

Tel est aussi le constat de la littérature moderne et de l'expérience psychanalytique, et nous n'avons pas encore pris la mesure de ce qu'il implique pour le pacte social – aussi bien que pour son noyau moderne qu'est la Nation. Si nous ne sommes des sujets libres qu'en tant qu'étrangers à nous-mêmes, il s'ensuit que le lien social devrait être non pas une association d'identités, mais une fédération d'étrangetés. Ne serait-ce pas la meilleure façon pour la nation, et peut-être la seule, de s'inclure dans des ensembles supérieurs : l'Europe et au-delà ? L'Europe comme fédération d'étrangetés respectées.

Pendant, ce rêve ne peut être un véritable antidote à la banalisation des cultures et à l'automatisation de l'espèce que s'il s'appuie sur un nouveau projet pour la nation et la langue nationale. Je soutiens donc que, contre l'universa-

1. Cf. Julia Kristeva, *Les nouvelles maladies de l'âme*, op. cit.

2. Cf. sa *Critique de la raison pure* (1789), Canon de la raison pure, 2^e section.

lisme qui banalise les traditions culturelles et les communautarismes qui juxtaposent des identités sociales et culturelles – quand ils ne les dressent pas les unes contre les autres –, le temps semble venu de décomplexer l'identité nationale, d'affirmer avec fierté les contributions spécifiques de notre pays dans divers domaines de la vie sociale, parmi lesquels le développement culturel, son rôle dans l'histoire des Français, et sa valeur internationale que les autres peuples peuvent apprivoiser à leur manière, spécifique.

Le rôle de la langue nationale est crucial. Des liens étroits entre les diverses expressions culturelles (arts, goûts, mentalités) et la langue française se sont forgés dans l'histoire française. Un alliage, qui constitue de la langue et de la littérature un équivalent ou un substitut du sacré en France, en même temps qu'un appel au respect universel d'autrui – fait probablement unique au monde. Et il en résulte, à travers la planète, un désir pour la langue française, perçue comme une manière globale d'être au monde – ce que toutes les langues sont – mais dont la conscience s'est cristallisée en France. Il nous revient de problématiser cet héritage culturel français pour impulser une dynamique politique à la francophonie et l'adapter au monde moderne : faire mieux connaître et partager cette expérience française sous l'angle de son identité linguistique, et contribuer à ouvrir l'Hexagone à la diversité mondiale.

Du fait de la diversité linguistique, le futur Européen est un sujet polyphonique, citoyen polyglotte d'une Europe pluri-nationale. Sera-t-il un sujet singulier, au psychisme intrinsèquement pluriel parce que multilingue ? Ou se réduira-t-il au *globish* ? Est étranger celui qui parle une autre langue. En Europe, nous ne pourrons pas échapper à cette condition d'étrangers, qui s'ajoute à notre identité originaire, en devenant la doublure plus ou moins permanente de notre existence.

Dans l'actuelle « crise des valeurs », divers messages idéologiques ou religieux, plus ou moins dogmatiques, proposent

leur vérité, forcément absolue, qui servirait de repère ultime. L'expérience européenne offre une autre perspective, peut-être la seule alternative moderne aux heurts entre certitudes dogmatiques : la pluralité identitaire. Car dans le monde globalisé, il n'y a plus d'universel uniforme et absolu, mais des diversités aussi bien intrapsychiques que culturelles, et qui se doivent attention et respect. Le multilinguisme est le laboratoire de cette diversité, la meilleure réponse aux tentations fondamentalistes, et c'est dans le multilinguisme ainsi compris que je chercherais le fondement de la nouvelle laïcité qui saurait faire face aux heurts des religions.

*De la dépression nationale et ses surprises*¹

Sommes-nous assez conscients de ce que les valeurs supposées universelles – parmi lesquelles celles de nation et de liberté – sont des créations du patrimoine européen ? Face aux nationalismes étroits, face aux guerres « saintes », saurons-nous faire entendre que l'identité européenne est inséparable de cet éternel retour sur elle-même et sur ses valeurs, qui lui permet de se « transvaluer » sans relâche ? Sommes-nous capables d'écouter la voix, de déchiffrer le regard de ceux-là mêmes que l'Europe a meurtris ? Et de proposer des perspectives pour un monde de diversité et de pluralisme fait de singularités incommensurables, qu'aucun autre groupe humain n'a proposé avant l'Europe ou autour d'elle ?

L'espace culturel européen est une promesse de respiration face à ces deux apocalypses que sont le verrouillage politique par la raison économique et l'autodestruction écologique. Cette respiration est particulièrement vraie de la nation et de la liberté, ces deux créations de la culture politique européenne. Leur ambiguïté dans le fonctionnement de l'Union européenne est aussi handicapante que porteuse.

1. Cf. Julia Kristeva, *Contre la dépression nationale*, Textuel, 1998.

L'histoire de la nation française et son actualité, ainsi que nos pratiques des libertés individuelles et collectives provoquent engouements et polémiques. Et c'est bien dans ce contexte que la nation et la liberté subissent, dans l'espace européen lui-même, une analyse voire une recomposition sans précédent.

La nation est une fierté et un facteur absolu, en France, que la République tempère et parfois exalte. Qu'elle puisse dégénérer en nationalisme étriqué et xénophobe, nous en avons maints témoignages dans l'histoire récente. L'horreur nazie nous a conduits à condamner la nation : on a eu raison. Cependant, ce fut une erreur de sous-estimer le « fait national ».

En réalité et en profondeur, l'espace politique européen est en train de recomposer les divers courants qui découpent les identités nationales elles-mêmes, tout en redonnant un nouveau souffle aux régions, et aux cultures régionales, au détriment des souverainismes exaltés, et au profit de la diversité culturelle (Irlande, Catalogne, pays basque...), mais aussi à des recompositions qui transforment la mémoire entre des nations jadis ennemies.

L'Europe politique saura-t-elle harmoniser le respect des cultures nationales ? Les nations européennes attendent l'Europe, et l'Europe a besoin des cultures nationales pour réaliser dans le monde cette diversité culturelle, promue par l'Unesco, et qui est le seul antidote à ce mal globalisé qu'est la banalisation de nos vies, cette nouvelle version de la banalité du mal.

Deux modèles de civilisation

Depuis la chute du Mur en 1989, deux modèles de culture – européenne et nord-américaine – s'opposent. Différentes mais complémentaires, ces deux versions de la liberté sont à mes yeux également présentes dans les principes et les insti-

tutions internationaux, aussi bien en Europe que de l'autre côté de l'Atlantique.

Loin de simplement s'opposer, ces deux modèles sont susceptibles de s'ajuster, en infléchissant le pragmatisme de la superpuissance américaine vers plus de modération et de pluralisme, d'un côté, et en stimulant la compétitivité économique et culturelle du Vieux Continent, de l'autre. Toutefois, je soulignerai un trait spécifique à notre héritage juif grec-chrétien et que les Lumières ont inscrit au fondement de la Déclaration universelle des droits de l'homme. Il s'agit de la singularité comme gage de la liberté et de son respect inviolable dans le pacte social¹.

L'émergence et le respect de la singularité de chacun(e) dans ce qu'il/elle a d'incommensurable, d'irréductible à la communauté, et, en ce sens, de « génial », sont parmi les acquis les plus étonnants de la culture européenne. Fondement et face intime des droits de l'homme, le souci du sujet singulier permet d'étendre et d'adapter les droits politiques à l'accompagnement personnalisé aux plus fragiles : chômeurs, pauvres, personnes handicapées ou malades, vieillards et enfants, mais aussi de respecter les différences sexuelles et ethniques dans leur intimité spécifique.

Ce souci évitera de réduire chacun(e) à n'être qu'un consommateur que le libéralisme effréné exalte en lui promettant le paradis des gagnants-gagnants, où il sera cantonné dans des « réserves » communautaires, formatées par les « traditions ancestrales ». Un paradis sécurisé par les « cartes biologiques » annoncées par des décideurs qui flattent les replis identitaires, avant de feindre s'étonner des « heurts » identitaires ainsi fomentés.

Ne passons pas sous silence les ressorts profonds, inconscients, de la crise existentielle dont témoigne ce réveil

1. Cf. Julia Kristeva, *Le génie féminin*, t. 1. : *Hannah Arendt, op. cit.*, pp. 275-283 ; cf. aussi « Penser la liberté en temps de détresse », in *La haine et le pardon, op. cit.*, pp. 15-27.

des spiritualités et des fondamentalismes, qui recoupe la très complexe « crise des banlieues » et menace la laïcité française.

Au carrefour de trois monothéismes, l'Europe est appelée à élaborer des passerelles entre les traditions religieuses, elle est le lieu par excellence pour reconnaître et interroger ce besoin pré-politique et pré-religieux qu'est le besoin de croire. Car il est la condition du désir de savoir, lequel ne cesse de démanteler le besoin de croire lui-même, tout en s'appuyant sur lui. Promptes à combattre l'obscurantisme, les Lumières ont négligé et sous-estimé la puissance de ce besoin anthropologique. À nous d'en poursuivre l'élucidation dans le nouveau contexte historique.

Je n'ignore pas les catastrophes qui menacent le troisième millénaire. Dévastation calculatrice des esprits ? Automatisation techniciste de l'espèce ? Apocalypse écologique ? Mon pari européen, face à ces dangers qui nous assaillent de toutes parts, se veut à la hauteur des latences de notre culture dont nous sommes capables aujourd'hui d'apprécier aussi bien les risques que les promesses.

Sujet libre, religion, humanisme

Le sujet européen polyphonique pourra-t-il résister au choc des fondamentalismes religieux d'une part, de l'automatisation de l'espèce humaine par la convergence des techniques et de la finance ? C'est la question cruciale du III^e millénaire.

La psychanalyse, la plus jeune héritière de la longue histoire des libertés européennes, explore les conditions de l'épanouissement ou de l'échec de la subjectivité libre, indépendante et créatrice. Tragique car placé au carrefour de la biologie et du sens, le sujet parlant n'est libre que parce qu'il est animé par un double désir interdit d'inceste et de parricide. Ce n'est qu'à ce prix qu'il veut savoir et qu'il constitue des objets de connaissance. En d'autres termes, le sujet œdipien est le sujet de la philosophie et le sujet de la science.

Or ce modèle œdipien, optimal, de la subjectivité libre – diversement décliné par les civilisations et leur histoire – est en crise. L'émancipation des femmes, la multiplication des divorces, l'effacement jusqu'à l'effondrement de l'autorité paternelle, le chômage endémique, et le règne toxique du numérique et de l'image, sont parmi les facteurs essentiels, connus de tous, qui contribuent à la mise en échec de la configuration œdipienne et favorisent différentes formes d'aliénation, que j'ai appelées les « nouvelles maladies de l'âme¹ ».

La faculté de juger elle-même se délite jusqu'à disparaître, comme le notait justement Hannah Arendt, grande lectrice de Kant, à propos de la compromission « banale » de beaucoup d'Allemands avec le nazisme, quand les individus se laissent imposer le jugement d'un chef ou le consensus d'un groupe, plutôt que de « juger par eux-mêmes ». Est-ce seulement l'apanage du totalitarisme ? Par-delà la faculté de juger, c'est la vie psychique dans sa globalité qui est atteinte. Le « for intérieur », qui s'affirme souverainement dans l'autodétermination du Soi, dans le pouvoir de commencer par soi-même une parole, un lien, un état, est menacé, aujourd'hui encore, aujourd'hui même.

Ces « nouvelles maladies de l'âme » se manifestent par de graves difficultés, voire par l'impossibilité à représenter les sentiments, pulsions-passions et les conflits qui les provoquent. Au mieux, les individus utilisent des schémas collectifs empruntés aux multimédias qui, quand ils n'exacerbent pas leurs drames, les endorment ou les robotisent. Nombreux sont ceux qui, parmi nous, perdent la capacité d'élaborer leur vie psychique et de la partager, que ce soit par l'entendement ou par une activité libre ou créatrice. Et l'on accueille sur le divan des patients affligés de « faux-selves » (Winnicott²), de personnalités « borderline »

1. Julia Kristeva, *Les nouvelles maladies de l'âme*, op. cit.

2. Donald Winnicott, « Distorsion du moi en fonction du vrai et du

(Kernberg¹) ou « comme si » (Deutsch²). Les maladies psychosomatiques, la toxicomanie, les passages à l'acte, le vandalisme et diverses formes de cynisme expriment ce naufrage d'une psyché morcelée sous la poussée de la pulsion et par la destruction du cadre social. Transgressive, excessive, c'est une subjectivité incapable d'autonomie et d'indépendance, parce que fondamentalement carencée dans sa capacité de représentation et, en définitive, de pensée – inapte à exercer la liberté de soi.

Quelles réponses pouvons-nous donner à cette crise existentielle collective des identités, de l'identité? Elles sont peu nombreuses, et je l'espère. Avec sa laideur, son minimalisme, sa destructivité, l'art moderne, qui se réclame explicitement de la psychose, constitue peut-être l'une des rares variantes d'effort libertaire susceptible d'accompagner, avec lucidité amère, cette déconstruction de la subjectivité occidentale.

Le retour du refoulé

Après la faillite des idéologies providentielles, les extrémismes politiques échouent désormais dans la barbarie terroriste, quand ce n'est pas dans la psychose. Le « nous » communautaire est fait de ces « maladies de l'âme » que de vibrants appels à l'amour et à la compassion s'efforcent de consolider, en les consolant. Jusque dans les communautés apparemment stables des citoyens de l'Europe occidentale, enracinés dans leur sol, leur histoire, et leur programme

faux self » [1960], in *Processus de maturation chez l'enfant*, Payot, 1970, pp. 115-132.

1. Otto Kernberg, *Les troubles limites de la personnalité*, Privat, 1979.

2. Helen Deutsch, « Aspects cliniques et théoriques des personnalités « comme si » » [1965], in *Les « comme si » et autres textes : 1933-1970*, Seuil, 2007, pp. 293-301.

identitaire, le « nous » est fatalement mis à mal, des déchirures intérieures le lèzardent.

Il nous manque une anthropologie de la psychologie des nations et, plus largement, une anthropologie des religions. Elles pourraient fédérer les divers courants du christianisme qui se partagent majoritairement la spiritualité en Europe ; et entreprendre une reconstruction morale et subjective des pays orthodoxes ex-communistes, qui constituent désormais – trop vite – la « Nouvelle Europe ». Alors seulement, à partir de cette tradition repensée et rénovée, un véritable travail laïc et critique, de questionnement philosophique et d'éducation, pourrait devenir possible. Car on ne saurait créer une administration et une économie démocratiques sans rebâtir une subjectivité libre. Les deux tâches, politique et éthique, sont parallèles.

La laïcité, telle que je l'entends, n'aurait pas de sens si nous ne reconnaissons pas les défaillances actuelles du discours humaniste, dans lesquelles s'engouffre la foi intégriste.

Nous manquons de discours laïcs sur les expériences fondamentales du destin humain (la maternité, la maladie d'idéalité de nos ados, anorexiques, toxicomanes ou candidats au martyr des kamikazes, le handicap...) et la nécessité de créer un humanisme exigeant – je dirais destinal – se fait sentir de plus en plus douloureusement. C'est d'une démocratie du partage qu'il s'agit, et dont l'Europe peut se donner les moyens plus qu'ailleurs dans le monde, quel que soit notre endettement.

Une nouvelle condition humaine s'annonce, exigeant un nouvel humanisme plus complexe, et capable de résister à cette nouvelle barbarie du gangstéro-intégrisme, de tout-économique, qui s'emparent de l'essor de la technique. Un nouveau projet de vie est nécessaire, pour accompagner les limites de l'existence et donner sens à la vie, le goût de la vie humaine dans sa singularité partageable.

La conception européenne d'identités plurielles – fondées sur le multilinguisme – ne constitue pas moins un remède

subtil contre le scepticisme, le nihilisme, ainsi que contre les tensions croissantes entre les identités nationales et le risque latent d'un conflit mondial atomique.

Bien plus que d'autres régions du monde, l'Europe est habitée par la conscience de cette tâche historique, et elle dispose désormais – par-delà les crises et avec elles – des conditions démocratiques et intellectuelles nécessaires pour la mener à bien. Tandis que les uns diabolisent les libertés et les autres en attendent les excès pour mieux justifier le retour aux conformismes et aux archaïsmes, l'Europe est placée devant un choix décisif : retrouver le courage et la fierté de revisiter son histoire et son présent, et de les réévaluer avec l'exigence qui s'impose, afin de révéler leur pertinence actuelle et universelle.

Un Forum européen sur le thème « Il existe une culture européenne », une Académie ou un Collège, ouvrant la voie à une véritable fédération des cultures européennes, pourrait contribuer à mettre la culture au centre du projet européen. Et devenir le précurseur d'une Fédération politique, qui ne saurait exister que si elle est l'expression concrète de ce choix assumé.

Dernier titre paru : *Je me voyage, Mémoires, Entretiens avec Samuel Dock* (Fayard, 2016).